

ici les choristes aux chefs d'emploi... On ne les affiche pas.

La dernière course finit au coucher du soleil.

Alors, des portes du cirque, la foule sort pour retrouver les voitures, omnibus et carrioles qui l'attendent. Mais il y a moins d'empressement qu'au départ. D'ailleurs les vrais amateurs vont voir le *toril* et contempler les cadavres dans le charnier pour juger de l'effet des coups ; des groupes se forment alentour des arènes et discutent la « *corrida* », tandis que le monde élégant, emporté par les voitures de maîtres, fait le tour du *Buen Retiro*.

A huit heures, des crieurs publics vendent sur la *Puerta del Sol* et dans la rue d'Alcala des placards racontant la fête, et s'il n'y a eu assez de chevaux tués, si les *toros* ont paru faibles à l'attaque ou à la défense, si les *torerros* n'ont pas bien opéré, ces placards sont de véritables pamphlets contre l'impressario, sa troupe et les éleveurs qui ne fournissent pas de bons sujets pour le combat.

V

TOLÈDE

Tolède est le musée historique de l'Espagne. Elle a été la capitale des rois goths, des rois maures, des rois catholiques ; la capitale de l'Église d'Espagne alors que l'Église y était la première puissance ; elle n'est plus aujourd'hui qu'une ville ruinée, dépeuplée, morte, qui va s'effritant chaque jour par l'incurie, l'abandon, la misère. Je ne saurais la comparer à aucune autre ville ; nulle part je n'ai vu cet amoindrissement de l'étendue, de la splendeur et de la puissance. Il y a bien Rome ; mais si Rome, dans l'antiquité ville immense, a rétréci ses limites habitées, elle est toujours restée capitale ; elle a gardé de sa grandeur des témoignages comme le Colisée et les bains de Caracalla ; elle est entourée d'un désert, mais, dans ce désert étrange et sublime, surgissent à chaque pas des aqueducs gigantesques, les ruines d'un temple ou d'un palais. Enfin, elle a bâti Saint-Pierre et gardé le Capitole.

Tolède s'est rétrécie sans laisser de vestiges de son étendue. La ville actuelle est plantée sur un mamelon à sept pointes dont le Tage entoure les deux tiers. On y arrive par le pont d'Alcantara ; on y entre par la *Puerta del Sol* qui cette fois est bien une porte, et une belle porte arabe dorée par le soleil.

L'aspect de la ville a je ne sais quoi de hautain. Il y a de l'orgueil encore sous la misère de Tolède.

Sans doute, l'Alcazar qui la domine et fait vis-à-vis au voyageur, est pour beaucoup dans cet aspect. L'Alcazar, aujourd'hui restauré, est devenu le Saint-Cyr espagnol. On admire la cour et, au fond de la cour, un escalier extérieur dont l'ensemble a une grandeur singulière. Ce fut le palais de Charles-Quint qui l'avait assis sur les fondations du palais des rois mores.

De l'Alcazar on court à la cathédrale — autant que courir se peut sur les cailloux pointus et aigus qui servent de pavé à Tolède.

Quel pavé en effet ! Et comment le rattacher à la civilisation avancée que racontent et les monuments de l'Espagne moresque et la magnificence dont témoignent ceux de l'Espagne catholique ! Chez nous, quand on veut défendre les propriétés contre l'incursion des malfaiteurs, on hérissé les murs d'enceinte de galets ou de morceaux de verre cassé ; en Espagne, c'est pour les pieds des passants qu'on a préparé ce pavage. La raison ? du diable si je la comprends ! On s'explique bien les rues étroites et tournantes qui font de Tolède une sorte de labyrinthe : on a voulu se défendre contre les rayons du soleil. Mais pourquoi ce pavé revêche qui prend l'offensive contre le piéton ? Notons que ce pavé n'est point le grossier ouvrage d'une population dédaigneuse du bien-être, qui s'est servie des matériaux, à sa portée, pour s'éviter l'effort d'en chercher de meilleurs plus loin. Du tout ! les cailloux ont été choisis avec sollicitude, disposés avec art, enfoncés avec méthode. Ils dessinent des arabesques, ils reproduisent à l'œil les combinaisons géométriques des tapis d'Orient. Ce sont des mosaïques de silex en un mot. Chose bizarre, n'est-ce pas ? — Et désagréable donc !

Mais que de merveilles enfouies dans ces rues étroites et emmêlées par l'architecture hispano-moresque comme un écheveau de fil par un chat. Pas une maison devant laquelle

on ne s'arrête, attiré soit par une porte massive ornée d'énormes clous de bronze, soit par des balcons de fer forgé qui sont des merveilles de serrurerie, soit par de délicates colonnettes de marbre qui soutiennent une maçonnerie badigeonnée à la chaux, sous laquelle on devine encore les arêtes de fines sculptures.

A voir ce qui reste, çà et là, si gâté que ce soit par l'injure du temps, par le badigeon à la chaux dont l'Espagne abuse, par le vandalisme des guerres étrangères et des guerres civiles, on s'émerveille de ce qui devait être, alors que l'Espagne recevait le tribut du nouveau monde et que Tolède était la capitale de l'Espagne.

La cathédrale, à mon sens, est bien plus belle que celle de Burgos. Elle a plus de grandeur et plus d'élan ; et malgré la richesse infinie de ses sculptures, de ses grilles, de son retable doré, fouillé, ciselé, malgré même la fantastique apothéose qui semble, de l'abside, faire une trouée dans le ciel, elle a plus de simplicité ; c'est peut-être plus d'unité que je devrais dire.

« Chaque fois que je vais à Tolède, me disait un homme d'État espagnol, — qui est aussi un artiste et un lettré, — j'ai nommé Manuel Silvela — je me fais éveiller avant le jour pour ne pas manquer la première messe à la cathédrale. On arrive de nuit, à tâtons, par les rues sombres ou à la lueur vacillante d'une lanterne ; on s'agenouille sur les dalles, dans la cathédrale plus sombre encore que la ville et dont la lampe du sanctuaire et les cierges de l'autel éclairent à peine le chœur. La messe commence ; peu à peu, les ténèbres diminuent, et à mesure que le prêtre officie, l'église semble sortir de terre avec ses piliers, ses arceaux, ses groupes de statues, ses vitraux à travers lesquels éclatent bientôt les rayons empourprés du soleil levant. C'est un spectacle sublime que je ne me lasse pas de revoir. »

Mais que dire de la cathédrale de Tolède, si l'on n'a pas le temps de la décrire, sinon que c'est un monde de merveilles et de richesses. Tolède, au temps de sa splendeur, fournissait à son clergé quarante millions de réaux de rente : dix millions de francs. C'était, c'est encore d'ailleurs la métropole catholique de l'Espagne. L'opulent clergé n'est plus ; mais les richesses de la cathédrale demeurent et témoignent des magnificences du passé.

Après la cathédrale on va voir l'église San-Juan de los Reyes, magnifique ex-voto, élevé à grands frais au Dieu des armées catholiques, par les soins de Ferdinand et d'Isabelle : et son cloître surtout, véritable chef-d'œuvre du gothique fleuri. Mais quelle ruine, hélas ! On répare pourtant peu à peu. Dans le cloître, à moitié effondré, on a ménagé une sorte de musée où gisent quelques épaves de la grandeur de Tolède ; et parmi les fragments moresques et les débris de la renaissance... plusieurs bustes, bien médiocres, de Napoléon I^{er}.

Mais quand on ne peut consacrer que vingt jours à un voyage en Espagne, il faut renoncer à voir Tolède en détail. Vite, courons donc aux alcazars ruinés, aux mosquées et aux synagogues transformées en église ou en granges. — Pas avant d'avoir demandé cependant ce que font, sur les murs extérieurs de San-Juan de los Reyes, les énormes chaînes que l'on y voit.

« Ce sont les chaînes des captifs chrétiens délivrés par Ferdinand et Isabelle, » me répond mon guide.

Eh bien ! ils étaient solidement enchaînés les captifs chrétiens et il fallait que les Mores eussent une terrible idée des forces de nos chevaliers !

Mais laissons les légendes et voyons les ruines. Combien sont plus intéressantes en effet ces épaves d'une civilisation disparue ? et que prouvent de grosses chaînes, sinon qu'il y avait des forgerons grossiers pour les forger ? Les merveilleuses serrureries des balcons, les grilles admirables des églises, au contraire, affirment l'existence d'artisans d'une habileté prodigieuse ; les fines marqueteries des plafonds en mélèze et en cèdre du Liban, les sculptures fouillées des chapiteaux et des frises, révèlent une esthétique étrangère à celle qui procède de l'antiquité et pleine de combinaisons inattendues.

Que de choses et que de choses dans cette ville morte ! Et comme on penserait longtemps, dans ces ruines, faites par les commotions des siècles les plus troublés de l'histoire !

Les Mores ont passé sur l'Espagne barbare. D'où venaient-ils, que sont-ils devenus ? — car les Turcs de Constantinople ne sauraient passer pour leurs successeurs.

Quoiqu'il en soit, ils ont apporté avec eux l'art, l'industrie, la richesse, la magnificence. On devine leur connaissance des sciences mathématiques sous les caprices infinis de leurs

dessins de géomètres ; on ne peut douter de leur connaissance des sciences physiques en voyant les combinaisons habiles de leurs systèmes d'irrigation. Ils savaient la chimie : que l'on regarde leurs faïences ! et, d'ailleurs, c'est d'eux que nous sont revenues les premières notions de cette science par le canal troublé de l'alchimie.

Cependant les armées chrétiennes les ont écrasés. Encore une fois, que sont-ils devenus ? Sans doute on aura tué les chefs, refoulé les armées et réduit le peuple en esclavage ; car longtemps encore l'Espagne catholique a utilisé, pour sa splendeur, la civilisation more.

Et puis les populations se sont fondues. L'Inquisition a terrifié les fils de Mahomet et a baptisé les circoncis. Il y a encore en Espagne bien des Arabes qui s'ignorent. En Andalousie leur empreinte reste ineffaçable ; à Cordoue on croit les sentir encore protester contre les vainqueurs avec une sourde rage...

VI

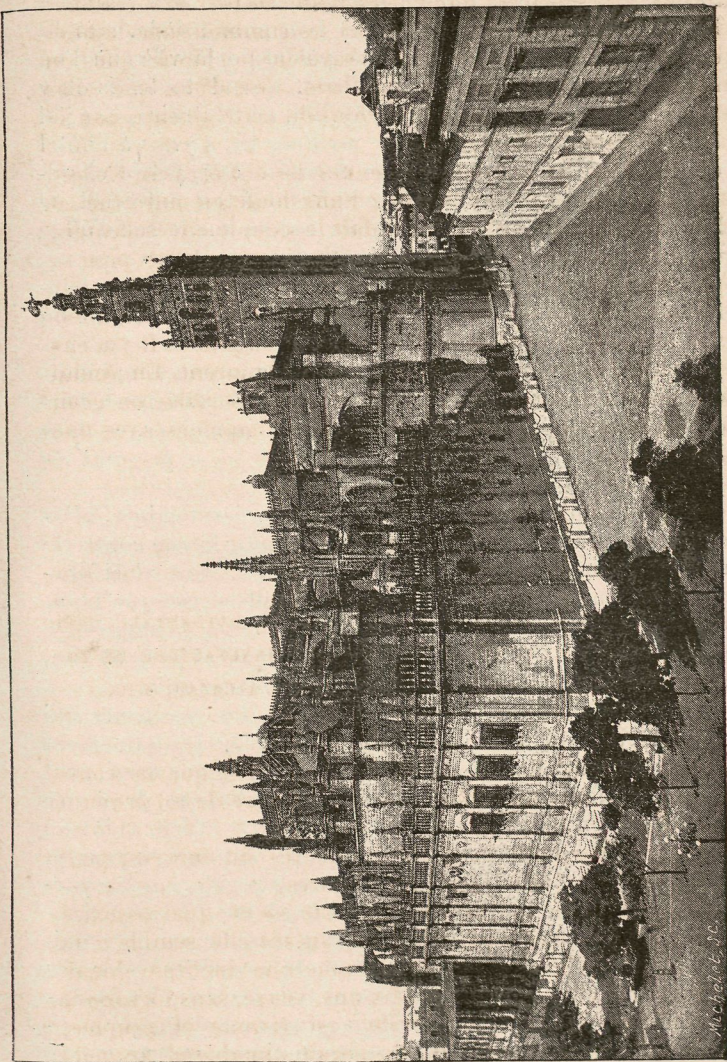
SÉVILLE, LA CALLE SIERPES, LES PATIOS, LA CATHÉDRALE, DON JUAN ET L'HOPITAL DE LA CARIDAD, LA MANUFACTURE DE TABAC, LA GIRALDA, LA SCUOLA DI BAILE, L'ALCAZAR, ETC.

Pour aller de Tolède en Andalousie, bien que la route semble dans la même direction, il est sage de retourner à Madrid.

De là, en prenant l'express à 7 heures du soir, on peut être à Séville le lendemain vers 3 heures,

Autant Tolède est une ville morte, — et quel ossuaire qu'une ville morte espagnole ! — autant elle semble à la fois altière, revêche et désolée comme une duchesse douairière qui resterait, à soixante-dix ans, veuve, sans fortune et sans enfants ; — autant Séville est vivante et peuplée, riante et bruyante ; autant elle paraît aimable et accueillante, comme une fille qui se sait en même temps jolie et richement dotée.

Je m'étais logé rue Sierpes, hôtel de l'Europe, et bien



SÉVILLE. VUE GÉNÉRALE DE LA CATHÉDRALE (ALCAZAR).

m'en a pris, ma foi ! Car au sortir de Tolède on a vraiment besoin de trouver bon souper et bon gîte. Tolède, soit dit en passant, est bien de toute la péninsule la ville où l'on mange la cuisine la plus endiablée, quand toutefois on y mange quelque chose ! C'est à Séville, au contraire, que j'ai trouvé la meilleure table et le meilleur lit. J'avais à l'hôtel de l'Europe, au premier, rue Sierpes, une petite chambre et un petit salon qui ressemblaient à un entre-sol de la chaussée d'Antin. Avec cela un balcon sur la rue d'où je voyais passer et repasser les promeneurs.

La rue Sierpes, — traduisons rue Serpente, — c'est le boulevard Italien de Séville — ou sa *Puerta del Sol*, comme on voudra.

C'est une rue étroite et onduleuse, comme son nom l'indique, pavée de dalles plates comme les rues italiennes, bordée de boutiques brillantes et de cafés immenses, — dans laquelle n'entrent point les voitures, mais où se pressent les piétons.

Entre les toits des maisons, sur des cordes tendues, glissent des stores (tendidos) destinés à garantir la rue contre le soleil. Plusieurs rues, d'ailleurs, à Séville, sont ainsi drapées, en manière de tentes. Aussi n'y voit-on presque point d'ombrelles. Quand il leur faut traverser une échappée de soleil, les femmes s'abritent de leur éventail et passent vite, comme des Parisiennes qui traversent le boulevard.

Oui, elles sont jolies, les Sévillanes, et les voyageurs qui nous ont dépeint leurs yeux de velours et leurs pieds finement chaussés ne nous ont point menti. Les Sévillans aussi, sont beaux et bien campés, sous leur grand chapeau de feutre avec leur pantalon collant, leur veste courte et leur ceinture roulée autour du corps. — Je parle des hommes du peuple, des artisans, s'entend, car les *caballeros* à Séville, comme partout en Espagne, ressemblent à des Bordelais.

Séville est une petite capitale toute blanche avec ses maisons badigeonnées à la chaux et toute proprette, avec ses rues étroites et dallées que balayent tous les jours les ménagères riveraines. Chaque famille a sa maison et chaque maison a, sur la rue, une première porte, toujours ouverte, suivie d'une grille, toujours fermée, qui donne sur le *patio*. Et quelles jolies grilles ! et comme à travers les capricieux dessins de ces grilles, qui semblent des guipures de fer, les *patios*

sont gais, avec leur pavé de marbre luisant, leur bassin d'eau jaillissante et leurs caisses de fleurs, au milieu desquelles se groupent les pianos, les tables à ouvrage, les fauteuils de bambou.

Le *patio* ou cour intérieure de toutes les maisons en Andalousie, c'est encore l'atrium antique, autour duquel règne, au rez-de-chaussée, une galerie couverte, la plupart du temps soutenue par des colonnettes de marbre; au premier, un balcon sur lequel donnent toutes les chambres de la maison. Dans un coin l'escalier. Tandis que par sa disposition le *patio* rappelle l'atrium romain; par sa destination il rappelle le drawing-room anglais. C'est là que l'on se tient en famille et que l'on se réunit avec ses amis pour causer et faire de la musique; et souvent, le soir, en longeant les rues au sommet éclairé d'un clair de lune intense, sur les murailles blanches, au pied noyé d'ombre, on entend sortir des patios éclairés de lampes ou de becs de gaz, des chants et des rires.

La cathédrale de Séville est plus belle encore que celles de Burgos et de Tolède, ou du moins elle a quelque chose qui saisit davantage le voyageur. Peut-être faut-il attribuer cet effet à la hardiesse des piliers, à la hauteur extraordinaire des ogives, à l'éclair des vitraux qui sont les dominantes de l'ensemble. Toujours est-il qu'on demeure, en entrant dans la cathédrale de Séville, frappé de respect autant que d'étonnement.

Comme toutes les cathédrales espagnoles, la cathédrale de Séville est occupée au centre par une sorte d'église intérieure formée par la *capilla mayor* d'une part et le chœur de l'autre : la *capilla mayor* avec son retable prodigieusement sculpté, fouillé, encadré et doré, occupant le centre de l'abside, et le chœur occupant le centre de la nef. Dirai-je que dans le chœur il y a une *silleria* magnifique, un lutrin colossal, et de chaque côté des orgues formidables ? Dirai-je que l'église contient trente-sept grandes chapelles et autant de petites ? Que la *capilla reale*, située au fond de l'abside et derrière le maître-autel, renferme à la fois le tombeau de saint Ferdinand et celui de Marie Padilla, maîtresse de don Pedro le Cruel ? Que la sacristie est un trésor de richesses, et qu'il faut se faire montrer les ornements sacerdotaux qu'on y conserve, pour se faire une idée des magnificences du culte, au temps où l'église dominait le palais, de toute la hauteur



dont Dieu dominait l'Empereur ; où toutes les forces vives d'une nation puissante convergeaient vers le but d'élever un temple incomparable et de le faire desservir par des ministres constellés de pierreries, revêtus de dalmatiques et de chasubles où l'art et l'industrie avaient épuisé leurs merveilles ? Parlerai-je des châsses d'argent et des tabernacles d'or, des grilles en fer repoussé ? Non, car je n'en finirais pas.

Mais je ne puis manquer de dire que la cathédrale de Séville, dans sa chapelle du baptistère, possède l'un des plus beaux Murillo qui soient, si ce n'est le plus beau. C'est un saint Antoine de Padoue en extase dans sa cellule, devant une apparition du divin enfant.

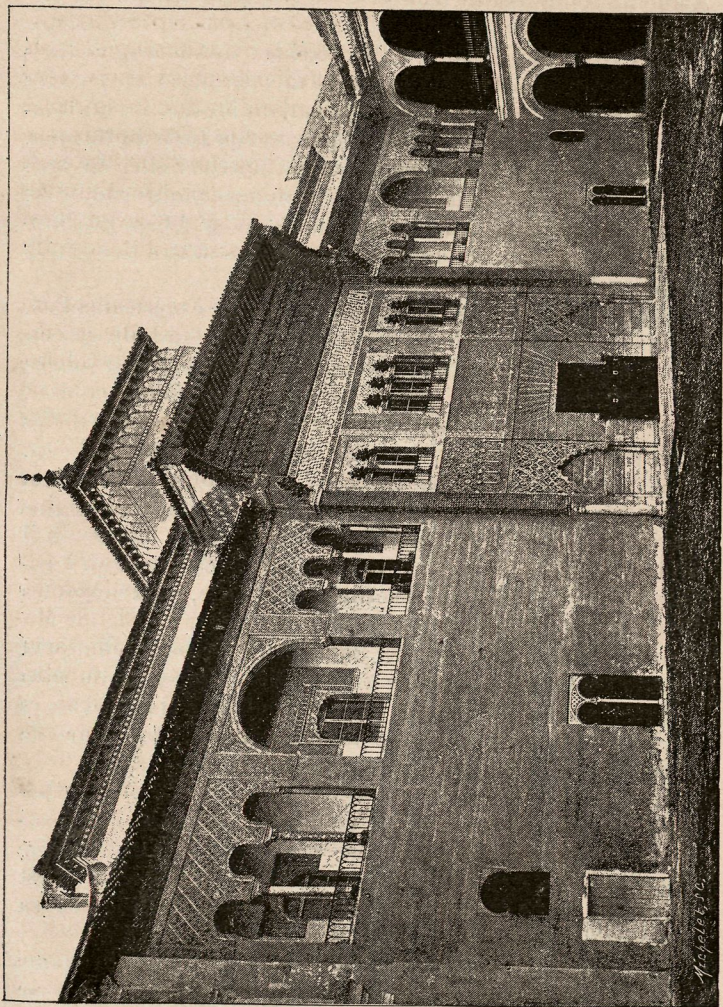
Le saint est sublime. On raconte que des Américains l'ont un jour — ou une nuit plutôt — détaché de la toile et emporté en Amérique. Et de fait on y a poursuivi les voleurs et retrouvé le chef-d'œuvre volé, car la figure du saint est recousue à sa place dans le tableau, et, si bien que la couture soit faite, au jour frisant on la distingue parfaitement.

Séville est la patrie de Murillo. Il est donc bien naturel qu'on y trouve les plus beaux tableaux du peintre. Il faut les voir au musée et à l'hôpital de la Caridad.

Bien intéressant à voir l'hôpital de la Caridad, fondé par don Juan de Marana ! Ce don Juan, illustré par la légende, n'était autre qu'un des jurats de Séville, don Miguel de Marana, chevalier de l'ordre de Calatrava. Un soir que le sacripant revenait d'une orgie, il rencontra le convoi funèbre d'un grand seigneur, que des moines accompagnaient en psalmodiant les prières des morts : « Quel est, demanda-t-il, le chevalier de Calatrava que vous portez en terre ? — C'est don Miguel de Marana, un grand pécheur, mort dans l'impénitence finale, damné pour sûr, et que ni cierges, ni prières n'arracheront à l'enfer... »

Il s'approcha et se reconnut sous le masque livide et grimaçant du mort qu'on portait à visage découvert. Alors il se prit à suivre son propre convoi jusqu'à l'église et, glacé d'effroi, il s'agenouilla sur les dalles...

Le lendemain il faisait pénitence, commençait une vie exemplaire et, pour première œuvre réparatrice, fondait l'hospice et la confrérie de la Caridad. La confrérie, qui se recrute parmi les nobles sévillans, a pour mission d'ensevelir et d'accompagner au cimetière les criminels suppliciés.



SÉVILLE. FAÇADE DU PALAIS DE L'ALCAZAR.

L'hospice conserve le portrait de don Miguel de Marana en costume de Hermano mayor et son masque moulé sur nature.

C'est dans la chapelle de la Caridad qu'on trouve trois Murillo superbes et aussi deux tableaux étranges et terribles de Valdès Réal, qui semblent, en violant les secrets du tombeau, compléter la tragique histoire de don Juan de Marana.

La manufacture de tabac, où nous pouvons aller en sortant de la Caridad, nous apporte des images moins sombres ; nous quittons l'Espagne du moyen âge pour l'Espagne moderne et le béguin des religieuses pour les nattes parsemées de fleurs des *cigareras*.

Elles sont là, plusieurs centaines de femmes et jeunes filles, roulant les *puros* et les *papelitos*, qui en chantant, qui en fumant, qui en allaitant leurs enfants. Beaucoup sont jolies ; toutes sont débraillées. Il fait chaud dans les salles, en effet ; aussi les ouvrières se déshabillent-elles et accrochent-elles leurs jupes et leurs basquines sur des tringles à ce destinées. Entre les établis sont des berceaux, des tiroirs, des boîtes, des petits chariots, des chaises percées, tous les engins propres à contenir ou soutenir le bébé, depuis l'heure où il vagit, jusqu'à celle où il chique les feuilles de tabac qu'il ramasse. Dam ! il n'y a pas de crèches à Séville, — et toutes les ouvrières ont des petits.

Mais c'est la sortie qu'il faut voir ! Elles s'échappent comme un torrent, chacune avec son bagage et toutes bien « requinquées » avec leurs robes d'indienne claire et leurs cheveux noirs et lisses, dans lesquels éclatent les fleurs de jasmin, de tubéreuse et de géranium.

Voici venir le coucher du soleil. Retournons à la cathédrale un instant pour voir les effets magiques du soleil couchant à travers les vitraux ; puis traversons le *patio des Naranjeros* (des orangers) pour monter à la Giralda. C'est l'heure de voir Séville toute blanche étendue autour de sa cathédrale.

La Giralda est une haute tour bâtie par les Arabes pour faire un observatoire et continuée par les chrétiens pour faire un clocher. C'est le palladium des Sévillans qui ne sont jamais plus heureux que dans leur cirque de toros, à *la sombra*, et ayant en face d'eux la Giralda qui s'élançe vers le ciel, toute dorée par le soleil.

J'ai vu une course de toros à Séville. Les voyageurs prétendent que les courses de Séville sont les plus belles de l'Espagne. Ma foi ! a beau mentir qui vient de loin ! J'ai trouvé la *corrida* pitoyable.

Je ne regrette point, par exemple, la soirée que j'ai passée à une *scuola de baile*.

La *scuola de baile* tient de la salle de bal et du café-concert. Et quelle salle ! et quelles danses ! et quelle musique ! et quel café !

Que l'on se figure une porte ouvrant sur une allée sombre : un escalier éclairé au pétrole ; puis, d'abord, une vieille femme qui vend des pois chiches (*garbanzos*), des fèves rôties et des morceaux de quelque chose de sec, de grisâtre et de dur que d'aucuns tiennent pour du nougat et d'aucuns pour du poisson salé. « Ce sont invites à beuverie », dirait Rabelais. Au-dessus, voici une grande salle mal carrelée avec d'affreuses croûtes sur les murs.

Au milieu, une seconde vieille qui dort. — Oserais-je dire « qui roupille » ? — Que peut bien faire là cette vieille ? Mystère ! Après, c'est enfin la salle.

A droite en entrant, l'estrade sur laquelle sont rangés les danseuses et les musiciens ; à gauche le *palco*, où les nobles étrangers peuvent prendre place et moins bien voir que le public, moyennant un prix surélevé ; en face, sur des chaises de paille et devant des tables boiteuses, les consommateurs.

Dire que ce sont des caballeros, je mentirais ; des cochers de fiacre ? Je ne sais. Toujours est-il que j'y vois le grand chapeau et la veste de l'artisan et la tête nue de la femme du peuple ; des paysans et des gamins de dix ans qui fument leur cigarette et se payent une « consommation. »

Les consommations varient entre le verre d'eau aromatisé d'eau-de-vie d'anis, le café au lait et les bâtons de bois de réglisse.

Attention ! Un air de guitare et puis ça commence.

Sur l'estrade une des femmes se lève. Elle est vêtue d'une longue robe qui suit les lignes du corps sans le serrer : moitié robe princesse, moitié robe de chambre. Pas de corset ; pas de jupons sous la robe ; les bras nus ou à peu près.

Tandis que la danseuse s'avance vers la rampe, ses compagnes frappent leurs mains l'une contre l'autre, en cadence,